

# Histoire de la Prusse

## DU MÊME AUTEUR

La Littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle  
*PUF, « Que sais-je ? », 1983 (rééd. 2002)*

La France napoléonienne.  
Aspects extérieurs (1799-1815)  
*(en collaboration avec Roger Dufraisse)*  
*Seuil, « Points Histoire », 1999*

Les Grands Traités du Consulat  
*Nouveau Monde-Fondation Napoléon, 2002*

Les Grands Traités de l'Empire  
*Nouveau Monde-Fondation Napoléon, 2004, 2 vol.*

*MICHEL KERAUTRET*

# Histoire de la Prusse

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27 rue Jacob Paris VI<sup>e</sup>*

CE LIVRE EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION  
**L'UNIVERS HISTORIQUE**  
fondée par Michel Winock  
dirigée par Laurence Devillairs

ISBN 2-02-041698-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

## Introduction

LA PRUSSE N'EXISTE PLUS aujourd'hui. Inutile de chercher, on ne la trouvera sur aucune carte de l'Europe contemporaine. On ne la découvre même pas sur la carte des régions d'Allemagne, où figurent pourtant de nouveau, depuis 1990, un certain nombre de noms qui avaient disparu pendant quelques décennies : Poméranie, Saxe, Brandebourg, Mecklembourg. Les villes de Berlin et Potsdam ont retrouvé des fonctions prestigieuses dans l'Allemagne réunifiée, capitale fédérale pour l'une, régionale pour l'autre. Mais le nom de la Prusse demeure absent, comme si continuait de peser l'anathème jeté autrefois sur cette incarnation du mal, sur ce démon qui avait perverti la placide Allemagne et transformé la patrie des penseurs en antre du militarisme. Est-il un autre exemple, dans l'histoire, d'un État aboli par décret, comme une vulgaire association séditeuse ? Le 25 février 1947, le Conseil interallié qui administrait alors l'Allemagne occupée annonça en effet, sans susciter grande réaction dans un pays anéanti par les destructions de la guerre : « L'État prussien, incarnation du militarisme et de la réaction, a cessé d'exister dans les faits. Soucieux de la conservation de la paix et de la sécurité des peuples, et dans l'espoir d'assurer à l'avenir la renaissance de la vie politique sur une base démocratique, le Conseil de contrôle décrète que l'État de Prusse, son gouvernement central et toutes ses autorités subordonnées sont dissous. » Les Romains avaient exécré de même la mémoire de Carthage et jeté du sel sur ses ruines fumantes.

Certes, ce n'était guère, dans les circonstances de l'époque, qu'un crachat sur une tombe ou une « violation de sépulture » (S. Haffner). Non seulement les organes de l'ancien État prussien ne signifiaient plus rien depuis longtemps, le nazisme s'étant chargé de faire table rase en 1933, mais les régions auxquelles il s'était le mieux identifié, de Memel à Stettin, de Dantzig à Breslau, et le territoire même dont il avait tiré son nom, cette Prusse dite ensuite « orientale », étaient

perdus pour les Allemands, réfugiés par millions à l'ouest de l'Oder. Par un de ces mouvements pendulaires qui s'étaient déjà produits plusieurs fois dans l'histoire, les Slaves (re)venaient peupler les espaces abandonnés, expropriant au besoin les derniers habitants restés sur place. Triste fin pour une colonisation presque millénaire et confirmation sans appel de la fin de la Prusse.

De sa « fin ultime », devrait-on peut-être dire en mauvais français. Cela faisait bien trois quarts de siècle en effet que l'on annonçait régulièrement la mort de la Prusse, et c'est même un jeu favori des historiens concernés que de s'interroger sur l'heure exacte du décès. Constaté une première fois en 1871, suite à la proclamation de l'empire allemand, il peut l'être à nouveau en 1918, lorsque s'enfuit le dernier souverain Hohenzollern, mais encore en 1932, quand le chancelier von Papen dépose par un coup de force le gouvernement légal du Land de Prusse, et derechef en 1933 du fait de la révolution brune. Toutes ces dates sont plausibles, et l'on peut en discuter à l'infini, sauf à admettre finalement que l'on parle non d'une hydre toujours renaissante, mais de la réalité évolutive d'une Prusse qui n'est jamais, d'une échéance à l'autre, ni tout à fait la même ni tout à fait une autre.

Peut-on généraliser ce constat aux siècles précédents ? L'absence de la Prusse ne serait-elle pas justement — à la différence des autres puissances européennes, États-nations comme la France, l'Angleterre, la Russie, l'Espagne — son indétermination ? Cette question renvoie à la spécificité de l'histoire de l'Allemagne, cette nation si souvent dépourvue d'un État dans le passé. La Prusse, elle, se réduirait au contraire à un État, peut-on lire assez clairement entre les lignes du décret interallié de 1947. Cette abstraction a pourtant existé fortement pendant plusieurs siècles, et pesé sur le cours de l'histoire européenne. Elle subsiste nettement dans la mémoire collective, à commencer par celle des peuples qui ont eu à éprouver les effets de sa redoutable machine militaire. Les Français le savent, pour avoir subi deux occupations très dures en 1815-1818 et 1870-1873, et retrouvé encore les « Prussiens » sous l'apparence des « boches » en 1914-1918<sup>1</sup>. Et beaucoup d'Alle-

---

1. Par exemple, G. Lenôtre, *Prussiens d'hier et de toujours*, 2 vol., Perrin, 1916-1917.

mands n'ont pas ressenti moins douloureusement, à diverses époques, l'évidence de cette main de fer, Saxons mis en coupe réglée par Frédéric II, Badois traités en rebelles en 1849, Hanovriens humiliés en 1867, etc. Aujourd'hui encore, Bavarois ou Autrichiens professent volontiers leur animosité contre les Prussiens, alors même que l'on chercherait en vain ces derniers dans l'Allemagne contemporaine.

Mais au-delà de cette évidence immédiate, de cette perception émotionnelle qui a donné à la Prusse une réalité forte pour autrui — celle d'une menace ou d'un épouvantail —, il resterait à définir son identité propre. Là-dessus, les avis se sont toujours divisés. Ainsi l'opinion française a-t-elle hésité entre l'admiration et la répulsion : l'indulgence l'emporta longtemps, contribuant aux succès prussiens du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle. Les Allemands ne se sentaient pas moins partagés envers ce Janus qui les violentait mais leur apportait l'exemple de l'efficacité et l'espoir de l'unité nationale. Ces appréciations contradictoires reflètent une constante bien réelle de la construction prussienne, sa dualité atypique, à la fois rationnelle et brutale, moderne et rétrograde. La Prusse ne se laisse pas enfermer dans des assertions simples, contraignant bien souvent l'historien à suspendre son jugement et à s'arrêter sur des points d'interrogation<sup>2</sup>.

Cela commence sans doute par la géographie. La Prusse est ailleurs et nulle part, ou partout. Elle est allemande sans l'être, établie sur l'Elbe et le Rhin, mais aussi sur l'Oder et la Vistule, voire sur le Niémen. Elle a pour voisins la Hollande et la Russie, la France et la Pologne, le Danemark et la Bohême, la Suède et la Suisse. À quel espace géopolitique la rattacher ? Le réseau des rivières brandebourgeoises relie Berlin à l'Elbe et à Hambourg, ainsi qu'au réseau des villes hanséatiques. Les provinces de « Prusse » et de Poméranie s'ouvrent sur la mer Baltique, qui fut longtemps l'empire suédois. En remontant l'Oder et la Sprée, on arrive bientôt, par la Lusace et la Silésie, aux portes de la Bohême

---

2. R. von Thadden en a donné une belle illustration dans la série de ses « questions à la Prusse », regroupées dans *La Prusse en question*, Arles, Actes Sud, 1985 (1<sup>re</sup> éd. all., *Fragen an Preussen*, Munich, Beck, 1981).

et de la Moravie, donc à l'Autriche. Son horizon naturel se trouverait plutôt vers le nord-est de l'Europe, au carrefour des Baltes, des Scandinaves et des Slaves, avec lesquels elle partage une histoire distincte de celle qui nous est familière. Mais d'autre part le Brandebourg reste un électorat de l'empire germanique : là est le centre, là sont aussi les hommes, les richesses, la culture, le progrès.

Le Brandebourg ne cessera pourtant jamais d'être la « Marche » qu'il fut dès l'origine, comme l'attestent les noms de plusieurs de ses districts. Carrefour d'échanges, intermédiaire sur le chemin de l'innovation et du développement qui va le plus souvent de l'occident vers l'orient, mais aussi frontière à défendre, vulnérable, ouverte à toutes les attaques. Nulle limite naturelle, nulle prédestination dans le paysage. Comme le constate un historien français, « la nature, qui a préparé certaines patries et construit des berceaux pour des peuples, n'a pas prévu la Prusse. Il n'existe ni race ni région géographique prussiennes : l'Allemagne est fille de la nature, mais la Prusse a été faite par des hommes »<sup>3</sup>. On serait bien en peine assurément d'en faire précéder une histoire générale par un volume de géographie comparable à celui de Vidal de La Blache pour l'histoire de France de Lavisse. C'est tout juste si la Prusse occupe son nom : elle a pris tardivement celui d'une de ses provinces excentrées, tout en laissant ladite province conserver ce même nom ; et lorsque cette dernière se trouva agrandie et scindée en deux, on en vint à cette bizarrerie d'une « Prusse-Occidentale » formant l'une des régions les plus orientales du royaume de Prusse !

Reste donc l'histoire. La somme de chances et de volontés qui ont fait ce pays paradoxal et imprévu, cette construction hasardeuse et en perpétuel changement. Si l'on veut définir plus précisément les limites de l'État prussien, une question préalable s'impose toujours : à quelle date ? Le centre brandebourgeois fut constitué et stabilisé assez tôt (malgré quelques variations), et avant même l'arrivée des Hohenzollern, mais il n'en va pas de même des autres provinces. Un premier tournant se produit au début du XVII<sup>e</sup> siècle, lorsque se greffent sur le noyau initial deux

---

3. E. Lavisse, *La Jeunesse du grand Frédéric*, 1891, p. v.



pièces rapportées, fort éloignées et disparates, quelques confettis sur le Rhin d'une part, un bloc plus compact autour de Königsberg d'autre part. Puis la carte de la Prusse ne cessera de se modifier au gré des occasions et des ambitions : accès à la mer par l'acquisition de la Poméranie-Orientale en 1648 et de Stettin en 1721, conquête de la Silésie sous Frédéric II, partages de la Pologne de 1772 à 1795, « grappillages » de 1803. Vient alors la confrontation avec Napoléon qui la rejette au-delà de l'Elbe et lui enlève en outre Varsovie, lui donnant une forme inédite et très amincie. Mais le renversement est complet dès 1815, le Congrès de Vienne installant alors la Prusse sur le Rhin pour aboutir à ce dessin caractéristique et absurde d'un État coupé en deux moitiés distinctes, séparées par un corridor de 100 kilomètres de large. En 1866, la physionomie change une dernière fois : le corridor disparaît, et la Prusse se confond presque avec l'Allemagne du Nord. Mais cinq ans plus tard, elle cesse d'exister comme entité de droit international.

Au contraire d'un territoire, c'est donc l'indétermination spatiale qui paraît caractériser toujours l'histoire de la Prusse. Il s'y ajoute une indétermination humaine. Dès l'origine, le Brandebourg se distingue des autres régions allemandes, qui s'identifient peu ou prou — fût-ce de façon mythique — à une ancienne tribu germanique (*Stamm*) et cultivent jalousement leur particularisme. La marche du Nord résulte, elle, d'une conquête accomplie tardivement aux dépens des Slaves par des soldats et des colons venus de différentes régions du Saint Empire, voire de Flandre. C'est donc un véritable « melting-pot », où des Allemands de toutes origines se mêlent à des indigènes. Cela vaut aussi pour la Prusse des chevaliers Teutoniques, où les colons germaniques assimilent le substrat lituanien puis s'ouvrent à de nombreux arrivants polonais. Par la suite, la politique de peuplement (ou de repeuplement) poursuivie systématiquement par les souverains ne cessa d'amener de nouvelles vagues d'immigrants venus de toutes les régions d'Europe, Français, Wallons, Allemands, Suisses, mais aussi Tchèques, Moraves, Polonais et Russes. Ce brassage ethnique, où l'élément slave compte pour une bonne part, fondera certaines théories raciales expliquant les caractères particuliers de la Prusse, et notamment la propension présumée de ses habitants à se soumettre à

l'esclavage, par un atavisme slave<sup>4</sup>. À cela s'ajoute, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'incorporation de régions entières de l'ancienne Pologne, y compris Varsovie, qui fait de la Prusse, vers 1800, un véritable État binational, dont l'avenir paraît tracé à l'est. Seuls les hasards de la guerre et les jeux de la diplomatie finiront par en décider autrement.

Mais ce n'est pas tout. Les modifications incessantes de la carte apportent aussi des populations nouvelles marquées par des traditions différentes. Si l'on peut reconnaître une certaine homogénéité des paysages et des modes d'exploitation rurale dans le Brandebourg, la Poméranie, la Prusse teutonique et les provinces annexées sur la Pologne, il n'en va pas de même pour les régions rhénanes ou la Silésie. L'acquisition de ces dernières introduit de nouvelles perspectives économiques, à partir de 1815 surtout, ainsi que de grandes disparités à l'intérieur du pays, entre des zones principalement agraires et sous-peuplées, et des régions d'agriculture plus intensive et précocement industrialisées. Les différences s'expriment aussi dans les habitudes locales, en attendant que se manifestent de fortes divergences politiques au XIX<sup>e</sup> siècle.

On ne peut sous-estimer enfin l'apport constant, marginal du point de vue démographique, mais non pour la formation de l'esprit public, d'étrangers venus prendre du service en Prusse. Le groupe des huguenots bien sûr, dont l'apport fut décisif à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais aussi nombre d'individus qui enrichirent le pays de compétences et de conceptions formées ailleurs. La plupart sont des Allemands d'autres États, tels que les réformateurs Stein, Scharnhorst, Gneisenau, Hardenberg, ou plus anciennement un Schwarzenberg, Premier ministre du Grand Électeur, ou un Dancckelmann, principal ministre de son fils, sans oublier le flux permanent des artistes et des écrivains, de Leibniz à Wolff, de Lessing à Fichte ou Hegel. D'autres vinrent de France, de Suisse, d'Italie, de Hollande, du Danemark (Struensee, Moltke), ou de Suède comme Arndt.

---

4. Certains auteurs ont parlé à propos de la Prusse d'une *Germania slavica*, par opposition à la *Germania latina* du Sud et à la *Germania germanica* du Centre et du Nord-Ouest.

Pourtant, il existe aussi une évidente identité de la Prusse. On observera d'abord que les mouvements affectant son territoire ne sont pas des glissements aléatoires et réversibles, mais une accumulation continue à partir d'un noyau primitif, procédant parfois par sauts désordonnés, mais en général par « l'arrondissement » ou le colmatage des enclaves<sup>5</sup>. Cette évolution n'est pas subie, elle est au contraire soigneusement réfléchie, et poursuivie sur plusieurs générations par des souverains parfaitement conscients des enjeux, comme l'attestent les remarquables testaments politiques qu'ils prennent l'habitude de rédiger pour leurs successeurs à partir du xvii<sup>e</sup> siècle. Et au bout du chemin, de même que l'être humain adulte, s'il ne se reconnaît plus dans l'enfant qu'il a été, ressent pourtant fortement l'unité de sa vie, de même la Prusse de 1866, prodigieusement dilatée depuis deux siècles, conserve sinon l'étendue, du moins la substance du Brandebourg d'autrefois. Elle ne le doit pas à une mystérieuse alchimie, mais avant tout à l'action multiséculaire d'une famille, les Hohenzollern — au point que certains historiens, identifiant la dynastie et le pays, font commencer l'histoire de la Prusse à l'arrivée du burgrave de Nuremberg investi de l'électorat de Brandebourg en 1415/1417, et la considèrent comme terminée en 1918<sup>6</sup>.

Œuvre des hommes et de l'histoire, *artifice* au sens propre du terme, la Prusse en présente aussi les faiblesses. Perçue comme fragile, précaire, artificielle, voire illégitime, en tout cas dépourvue d'évidence, son existence est plusieurs fois remise en cause au cours des siècles. Pour cette parvenue, chaque crise peut s'avérer mortelle, on le voit dès la guerre de Trente Ans, puis sous Frédéric II, et de nouveau après Iéna. Et son autodissolution de 1871 ne fera que le confirmer en dépit des trompettes du triomphe.

---

5. Le seul cas significatif (avant 1919) d'un abandon de territoire ayant été prussien se produisit en 1815, quand la frontière avec la Russie glissa vers l'ouest en contrepartie des agrandissements obtenus sur le Rhin. Les autres cessions consenties par la Prusse ne sont jamais que des rectifications frontalières.

6. O. Hintze, *Die Hohenzollern und ihr Werk*, Berlin, 1915 (reprint, Hambourg, Parey, 1987); W. Hubatsch, *Hohenzollern in der deutschen Geschichte*, Francfort-sur-le-Main, 1961.

## INTRODUCTION

Tenue de vivre sans cesse au bord du gouffre, la Prusse fut entraînée dans un cercle que l'on pourra juger vicieux, par l'effet du fameux « primat de la politique extérieure ». Faute de richesses « naturelles » et de puissance intrinsèque, elle doit tout miser sur l'armée. Sans être ni plus ni moins prédatrice que ses voisins, elle finira par devenir l'incarnation du militarisme, servant d'abord de modèle à de moins appliqués, avant de leur fournir un repoussoir commode. Condamnée à tendre tous ses ressorts pour rester au niveau des plus grands, elle emprunte à la France le modèle de l'État absolutiste, pour le perfectionner et le laïciser. Cela justifie-t-il que l'on parle de « despotisme », même éclairé — à moins de restituer à ce mot la charge polémique dont l'avaient investi, à la veille de la Révolution française, les contempteurs des ministres de Versailles. La Prusse n'a-t-elle pas plutôt inventé l'État moderne, comme le suggère le juriste Gans, collègue de Hegel à l'université de Berlin : « On a parfois essayé de rabaisser l'État prussien en lui déniait toute réalité naturelle, et en le qualifiant de concept. Il est de fait un concept, mais qui a su se donner à lui-même sa réalité. Il ne peut pas ne pas être intelligent. Sans base physique ni nationale, il doit toujours être au niveau de son temps. »<sup>7</sup>

Sans doute la Prusse manque-t-elle de grâce et de légèreté. Elle sent l'effort, la contrainte, l'obstination. Mais son génie aura été de transformer peu à peu en vertus les nécessités qu'elle subissait à l'égal de ses voisins d'Europe orientale. D'avoir inventé la tolérance et fabriqué un État de droit malgré le servage. D'avoir élaboré finalement un type d'homme un peu raide, mais rigoureux et honnête. L'usage pervers que devait en faire ensuite un régime dévoyé suffit-il à discréditer rétrospectivement des siècles d'application et de labeur ? À tout le moins cela mérite-t-il un examen équitable.

---

7. Cité par R. Koselleck, « Staat und Gesellschaft in Preussen (1815-1848) », in W. Conze (dir.), *Staat und Gesellschaft im Vormärz*, Stuttgart, Klett, 1962, p. 90.

## La Prusse avant la Prusse

**À** QUELLE DATE faire commencer l'histoire de la Prusse ? C'est en 1701 que Frédéric I<sup>er</sup> devient le roi d'un État qui s'appelle pour la première fois « la Prusse »<sup>1</sup>. Mais à cette date, il règne déjà depuis treize ans sur le même État bipartite, associant dans une union personnelle l'électorat de Brandebourg et le duché souverain de Prusse. Faut-il considérer plutôt l'année 1618, point de départ de cette union ? Ou 1648, c'est-à-dire la fin de la guerre de Trente Ans et l'entrée en scène véritable du futur Grand Électeur, fondateur de l'absolutisme<sup>2</sup> ? Ou encore 1660, qui affranchit le duc de Prusse de toute dépendance féodale ? On a préféré retenir ici l'année 1713, qui marque le début d'une ère nouvelle. L'avènement de Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, le Roi-Sergent, représente en effet, plus qu'une inflexion, une rupture délibérée avec le règne précédent, conduisant à la mise en œuvre systématique de principes appelés à constituer la substance morale de la Prusse, et à poser les bases de sa puissance.

---

1. W. Hubatsch, *Grundlinien Preussischer Geschichte (1701-1871)*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1983.

2. O. Büsch et W. Neugebauer, *Moderne Preussische Geschichte (1648-1947). Eine Anthologie*, Berlin, De Gruyter, 1981.

*Mais l'histoire de la Prusse ne se comprendrait pas sans sa préhistoire. Le Roi-Sergent, s'il a fondé la Prusse moderne, n'a pas construit sur une table rase. Il hérite d'un domaine constitué, consolidé, augmenté par l'effort de nombreuses générations, celui de ses deux prédécesseurs en dernier lieu, mais auparavant par une longue série d'électeurs de la dynastie de Hohenzollern, et plus anciennement encore par la lignée médiévale des margraves ascaniens, premiers rassembleurs des marches du Nord, sans lesquels l'électorat de Brandebourg n'aurait pas pris sa forme.*

*Autant que d'un domaine, Frédéric-Guillaume hérite aussi d'une organisation sociale particulière, produite par une longue suite de siècles, ainsi que d'une forme originale de rapports entre l'État et la religion. Ces données d'origine très ancienne forment en quelque sorte la chaîne sur laquelle les grands acteurs trament ensuite l'histoire du royaume de Prusse.*

*Il convient de distinguer cependant deux moments. Si le xvii<sup>e</sup> siècle peut se lire comme une sorte de prologue aux avatars ultérieurs, les siècles précédents ne laissent rien présager de cet avenir. La préhistoire de la Prusse, plus que celle d'aucun autre grand État, ressemble au cours initial de ces fleuves qui résultent non d'une source unique, mais du confluent de plusieurs ruisseaux primordiaux : jusqu'à cette rencontre, on ne peut guère les nommer. Avant le confluent imprévisible de 1618, il n'y a pas de Prusse au sens que ce mot prendra plus tard, mais deux histoires presque entièrement étrangères l'une à l'autre : d'une part celle d'un duché vassal de la Pologne, héritier d'un État militaire original, installé sur le territoire d'un peuple balte disparu ; et d'autre part, celle d'un État moyen et un peu marginal du Saint Empire, l'électorat de Brandebourg. Malgré l'analogie incontestable d'un peuplement germanique tardif en terre de colonisation, rien ne prédestinait ces deux entités à se rencontrer et à s'unir durablement, comme elles le firent au début du xviii<sup>e</sup> siècle. Leurs histoires primitives seront donc présentées séparément dans le cadre des deux premiers chapitres ; le troisième montrera leur attelage, encore disparate malgré l'union personnelle, ballotté d'abord par des événements terribles, puis conduit d'une main ferme en quelques décennies jusqu'à des triomphes qui auraient été impensables un siècle plus tôt.*

# L'électorat de Brandebourg

## 1. Une marche frontière du Saint Empire

L'histoire de la Prusse s'identifie largement à celle de la dynastie des Hohenzollern, électeurs de Brandebourg puis rois de Prusse, et finalement empereurs allemands. En quatre siècles, du xv<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup>, cette famille conduisit peu à peu son petit État provincial jusque sur le devant de la scène européenne. Ils avaient eu cependant des prédécesseurs, les margraves ascaniens, et des traditions s'étaient constituées bien avant leur arrivée, relativement tardive, dans les marches du Nord-Est. Remonter à l'origine, ce n'est pas seulement sacrifier à l'anecdote ou ressusciter un Moyen Âge pittoresque dans le goût de Fontane<sup>1</sup>, c'est aussi comprendre certaines particularités d'une région assez différente du reste de l'Allemagne, et qui contribuèrent à lui façonner une histoire propre.

L'État brandebourgeois, comme d'ailleurs la monarchie autrichienne, sortit d'une région périphérique, d'une « marche » de l'Allemagne. L'ascension du Brandebourg, qui allait devenir l'un des électors du Saint Empire, s'inscrit d'abord dans le cadre du grand mouvement de la colonisation allemande en territoire slave : convertir les païens et peupler des terres relativement clairsemées forment les deux mobiles principaux de cette dynamique.

---

1. Theodor Fontane ne cessa de parcourir le Brandebourg à la recherche de vieilles histoires et de ruines évocatrices. Voir T. Fontane, *Wanderungen durch die Mark Brandenburg*, 3 vol., rééd., Munich, Hanser, 1991.

***Les premiers contacts entre Allemands et Slaves***

Après les grandes migrations germaniques du v<sup>e</sup> siècle vers le sud et vers l'ouest, des populations slaves avaient occupé l'espace devenu vacant, atteignant l'Adriatique au sud, et l'Elbe au nord. Au vi<sup>e</sup> siècle, elles se trouvèrent ainsi au contact des tribus germaniques les plus orientales, Saxons et Bavarois, puis au voisinage immédiat de l'empire carolingien deux siècles plus tard. Les Slaves n'avaient d'autre unité que celle de la langue, et les Allemands leur donnent des noms différents selon les régions. Au nord, on les appelle en général « Wendes », avec des variantes locales (Obodrites en Mecklembourg, Wilzes de la Havel, Sorabes sur la haute Sprée). La frontière germano-slave demeura stable pendant plusieurs siècles : Charlemagne avait brièvement dépassé l'Elbe dans l'élan des guerres saxonnes, mais le reflux survint dès 860, et il fallut attendre le x<sup>e</sup> siècle et une nouvelle dynastie pour voir reprendre l'expansion germanique.

Henri l'Oiseleur (919-936) combattit surtout les terribles Hongrois, mais il s'en prit aussi aux Slaves, détruisant en 928 leur forteresse de Brannibor (Brandenburg), et fondant la « marche du Nord ». Son fils Othon le Grand (936-973) mit fin au danger hongrois par sa victoire décisive du Lech, près d'Augsbourg (955), puis restaura l'empire en 962. Il organisa aussi le terrain conquis sur les Slaves en six marches, dotées de places fortifiées. Mais l'on touchait désormais au nouvel État polonais chrétien fondé par Mieszko, prince de Posen, baptisé en 966, et qui parvint à étendre sa domination de l'Oder à la Bohême.

Avec Othon, l'évangélisation devint une préoccupation véritable. Deux évêchés furent créés en pays slave, à Havelberg et Brandenburg (948), et d'abord rattachés à Mayence ; l'empereur obtint ensuite du pape Jean XIII l'érection d'un siège métropolitain à Magdebourg (968), au confluent de l'Elbe et de la Saale. L'archevêché de Magdebourg, particulièrement cher à l'empereur (qui fut inhumé dans la cathédrale), allait jouer un rôle déterminant pour la christianisation des Slaves, mais son champ d'action fut d'emblée limité par la création d'un diocèse polonais à Gnesen (Gniezno).

Cependant, les successeurs d'Othon I<sup>er</sup> ayant tourné leur attention principale vers l'Italie, les tribus slaves se soulevèrent, massa-



crant les garnisons de Havelberg et Brandenburg (983). Il fallut abandonner tous les châteaux situés au-delà de l'Elbe. À cela s'ajoutait la rivalité avec la Pologne : l'empereur Henri II (1002-1024) dut combattre sans cesse contre Boleslas Chobry (le Vaillant), qui avait conquis la Bohême, et conserva finalement la Lusace comme fief d'empire. Mais le royaume des Piast éclata bientôt en plusieurs principautés.

À la différence des ducs polonais, la plupart des autres princes slaves étaient restés fidèles au paganisme de leurs ancêtres, refusant le dieu allemand importé par la force. Cela justifia, au XII<sup>e</sup> siècle, l'appel à la « croisade contre les Wendes », lancé à Francfort par Bernard de Clairvaux (1147). Deux armées allemandes et une flotte danoise conjuguèrent leur action pour imposer « la conversion ou la mort », selon la formule de Bernard, aux Slaves du Nord-Ouest. Elles n'obtinrent pourtant que des effets incertains. En Poméranie, à l'inverse, où l'évêque Othon de Bamberg préféra la persuasion, les résultats se révélèrent plus heureux ; mais l'évêché de Wollin (1140), transféré ensuite à Kamin, échappa à l'autorité de Magdebourg pour être rattaché directement au Saint-Siège.

### ***La dynastie ascanienne***

L'accession à l'empire du duc de Saxe Lothaire de Supplimbourg (1125-1138) fut déterminante pour l'histoire ultérieure de la frontière slave. L'empereur opéra en effet une sorte de changement de front de la monarchie germanique, détournant son effort principal du sud-ouest vers le nord-est. Et il nomma deux margraves qui allaient fonder des lignées très actives : dans la marche du Nord, en 1134, Albert l'Ours, fondateur de la lignée ascanienne ; et dans la marche de Lusace-Misnie, Conrad de Wettin, ancêtre d'une longue dynastie saxonne. Il obligea d'autre part le duc de Pologne Boleslas III à lui prêter hommage pour la Poméranie.

Albert l'Ours était issu de deux familles puissantes, les Balenstädt par son père et les Billung par sa mère<sup>2</sup>. Il possédait des

---

2. Le nom de la dynastie ascanienne provient sans doute d'un château du Harz, Ascherleben. La famille ducale des Billung avait régné sur la Saxe pendant un siècle.

domaines déjà très étendus en Thuringe et en Saxe lorsque l'empereur lui confia la petite région de Salzwedel, qu'on appela plus tard « Vieille Marche » (ou Altmark), à l'ouest de l'Elbe, entre l'Ohre et l'Aland. C'était surtout une base de départ pour des conquêtes à effectuer sur l'autre rive, et celles-ci ne tardèrent pas : dès 1136, le nouveau margrave s'empara de Havelberg, puis en 1137 de la Prignitz, région située plus au nord (appelée aussi Vormark). Il participa ensuite à la croisade contre les Wendes dans l'armée de l'empereur Conrad III (1148), puis à l'expédition de Frédéric Barberousse qui réduisit la Pologne à l'obéissance (1157).

Mais Albert l'Ours eut surtout le talent d'allier la diplomatie à la force. Il se lia d'amitié avec le prince slave des Havellanes, Pribislav, qui accepta de se convertir et, n'ayant pas d'héritier, lui légua son pays et sa capitale Brandenburg, admirablement située sur une colline entourée d'eau (1150). Albert s'établit désormais à l'est de l'Elbe, prenant le titre de margrave de Brandebourg (1157)<sup>3</sup>. Il s'empressa de construire des forteresses, restaura l'évêché de Havelberg et ancrâ son autorité en fusionnant l'aristocratie slave et la noblesse allemande. Avant sa mort, en 1170, Albert avait partagé ses différents domaines entre ses fils. Othon I<sup>er</sup> (1170-1184) obtint les « trois marches » (Vieille Marche, Prignitz et marche de Brandebourg), qui allaient former désormais un ensemble indivisible.

Les margraves ne furent pourtant d'abord que des princes de second rang auprès du puissant duc de Saxe et de Bavière, Henri le Lion, du margrave de Misnie, du landgrave de Thuringe ou même de l'archevêque de Magdebourg. Mais une conjoncture favorable leur permit de s'affirmer bientôt comme les principaux gardiens de la frontière. Henri le Lion leur avait facilité la tâche en ravageant au nord le pays des Slaves obodrites<sup>4</sup>. Lui-même fut ensuite brisé par l'empereur Barberousse, et le partage de ses immenses fiefs laissa le champ libre aux ambitions des Ascaniens. L'affaiblissement temporaire de la Pologne leur assurait en outre les coudées franches pour une progression vers l'est. Du côté du nord, ils se heurtaient certes au royaume du Danemark, bien ins-

---

3. Par convention, on écrira « Brandebourg » pour désigner l'État, et « Brandenburg » pour la ville.

4. Leur sanctuaire d'Arkona, dans l'île de Rügen, fut brûlé en 1168.

tallé sur l'Elbe inférieure, maître de Lübeck, de Hambourg et de Brême, mais celui-ci, après une période brillante, entra dans une phase de décadence, inaugurée par la défaite de Waldemar II face à la coalition de ses adversaires (bataille de Bornhöved, 1227).

Les margraves ascaniens mirent à profit ces circonstances pour accroître régulièrement leur territoire dans toutes les directions, par achat, par mariage ou par les armes. Le Danemark vaincu leur cède l'Uckermark au nord (1250). Vers l'est, ils parviennent à atteindre l'Oder en achetant le Teltow et le Barnim avant 1230, puis à le franchir en acquérant Sternberg et l'évêché de Lebus (1253), suffragant de Gnesen en Pologne. En 1255, le roi Ottokar II de Bohême leur cède la Haute-Lusace. En 1260, ils s'installent à Küstrin et à Landsberg. Au terme de cette expansion continue, qui n'est pas sans rappeler, toutes proportions gardées, celle du domaine capétien, la marche de Brandebourg formait un ensemble homogène d'environ 40 000 kilomètres carrés. En outre, certains jalons étaient posés pour l'avenir, avec divers droits plus ou moins reconnus sur la Silésie et la Poméranie — même si, en 1309, les Ascaniens durent renoncer à s'emparer de Dantzig où s'installèrent les chevaliers Teutoniques.

Cette dynamique fut rendue possible par le maintien d'une solidarité familiale sans faille. Les successions ne donnèrent jamais lieu à des partages définitifs, et le patrimoine fut géré de façon collective. Après Othon II (1184-1205) et Albert II (1205-1220), on vit ainsi deux frères régner conjointement, Jean I<sup>er</sup> (1220-1266) et Othon III (1220-1267). Puis leurs descendants formèrent deux lignes distinctes, johannienne à Stendal et othonienne à Salzwedel, mais sans détruire l'unité de l'héritage, la prééminence étant toujours laissée à l'un des membres du clan. La dynastie finit cependant par s'éteindre avec Waldemar le Grand, un géant pittoresque et à demi légendaire, amateur de tournois, qui s'empara quelque temps de Stralsund, résista à la coalition des rois de Pologne, de Suède et de Danemark, mais mourut à vingt-huit ans en 1319<sup>5</sup>.

---

5. Trente ans plus tard, alors que le pays était passé à la maison de Wittelsbach, surgit un « faux Waldemar », prétendant être l'ancien margrave revenu d'un pèlerinage en Terre sainte, et qui fut reconnu quelque temps par l'empereur.

### *La germanisation*

La conquête des territoires slaves avait été suivie sans tarder, une fois la sécurité assurée, de leur ouverture à la colonisation agricole et de leur mise en valeur systématique, comme cela s'était déjà fait dans les régions côtières du nord de l'Allemagne<sup>6</sup>. Mais la tâche était moins facile dans cette zone de landes et de marécages que dans d'autres régions. Dès 1160, Albert l'Ours dut recruter des Flamands et des Hollandais pour drainer les marécages voisins de l'Elbe<sup>7</sup>. La colonisation n'était pas une aventure individuelle, elle fut organisée par le margrave et confiée à des entrepreneurs (*locatores*). On commença par les terres encore incultes de la Vieille Marche, puis on continua vers le sud-est (région du Fläming). Selon certaines estimations, le nombre d'exploitations créées au XII<sup>e</sup> siècle atteignait 6 000 dans l'Altmark et 7 200 dans la zone située à l'est de l'Elbe (ou Mittelmark). D'autres appels furent lancés par l'archevêque de Magdebourg, l'évêque de Havelberg, ainsi que les moines prémontrés et cisterciens.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, la colonisation accompagna la progression territoriale. La région de Berlin, relativement déserte, fut sans doute occupée au début du siècle, voire un peu plus tôt. Les noms de Tempelhof, Marienfelde, Mariendorf attestent le rôle que jouèrent là certaines communautés religieuses. Plus tard, lorsque le front avança vers l'Oder, ce fut le tour de l'abbaye cistercienne de Chorin, fondée en 1260. Mais l'on continua de recourir largement à des *locatores*. Dans certains cas, lorsqu'un habitat slave préexistait, de nouveaux habitants se contentèrent de les remplacer, sans modifier le dessin du village rond ni celui du parcellaire, qui demeura irrégulier.

Les paysans, recrutés par contrat pour les villages «de droit allemand», jouissaient d'une liberté très supérieure à celle des

---

6. Charles Higounet, *Les Allemands en Europe centrale et orientale au Moyen Âge*, Aubier, 1989, p. 101.

7. Le chroniqueur Helmold écrit: «Il vint des bords de l'océan des peuples courageux et innombrables qui édifièrent des villages et des églises et prospérèrent de façon extraordinaire». Cité par A. Waddington, *Histoire de Prusse des origines à 1740*, t. 1, Plon, 1911, p. 9.

|   |     |
|---|-----|
| <b>Chapitre 10: La Prusse et l'unification allemande (1848-1871)</b>  | 378 |
| 1. La révolution de 1848-1849   | 378 |
| 2. La seconde Restauration (1850-1862)                                | 390 |
| 3. La révolution par le haut  | 405 |
| 4. L'unité allemande et la fin de la Prusse                           | 418 |
| <br>  |     |
| <b>Épilogue: La Prusse après la Prusse</b>                            | 433 |
| 1. La Prusse et l'empire: de l'hégémonie à la dilution<br>(1871-1918) | 434 |
| 2. Le double visage de la Prusse (1918-1945)                          | 444 |
| 3. Mémoires de la Prusse  | 455 |
| <br>  |     |
| <i>Cartes de la Prusse et généalogie des Hohenzollern</i>             | 461 |
| <i>Bibliographie sélective</i>  | 466 |
| <i>Chronologie</i>  | 485 |
| <i>Index des personnes</i>  | 492 |

RÉALISATION : P.A.O. ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE-ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2005. N° 41698 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE